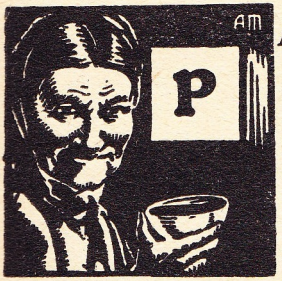
LES INSTRUMENTS MAGIQUES



Par une matinée radieuse, Jésus et saint Pierre, en promenade nostalgique sur la machine ronde, rencontrèrent un jeune pâtre déguenillé, au nez indépendant et dont la nature paraissait le seul maître; les cheveux ébouriffés, — le soleil les faisait reluire comme des fils d'or, — il dévorait une miche de pain bis, surveillant d'un œil trois « petites ardennaises » aux cornes bien pointues, qui, par monts et par vaux, broutaient sans soucis.

— J'ai faim, lui dit le Sauveur. Voudrais-tu me céder un morceau...

A deux mains, l'enfant — les joues bossuées — offrit le reste de son frugal repas.

Mais le divin mendiant n'en mordilla qu'une bouchée. Puis, souriant à son bienfaiteur :

— Formule trois souhaits : ils se réaliseront. Que désires-tu?

— Le paradis! suggère saint Pierre, préoccupé de peupler le séjour des bienheureux.

— Voyons, vas-y, exhorte Jésus. Tu me regardes comme si tu avais peur de moi. Qu'est-ce que tu veux?

— Je voudrais une baguette magique, confesse l'enfant, la tête baissée, se faisant petit, petit.

— Après? reprend le Christ, plein d'aménité.

— Le paradis! Demande le paradis, insiste, effaré de ces désirs terrestres, le portier du ciel!

Enhardi par une furtive œillade, le gamin :

— Je voudrais un violon, au son duquel tous danseraient.

— Ton vœu est exaucé. Que te manque-t-il pour assurer ton bonheur?

— Le paradis! le paradis! supplie saint Pierre.

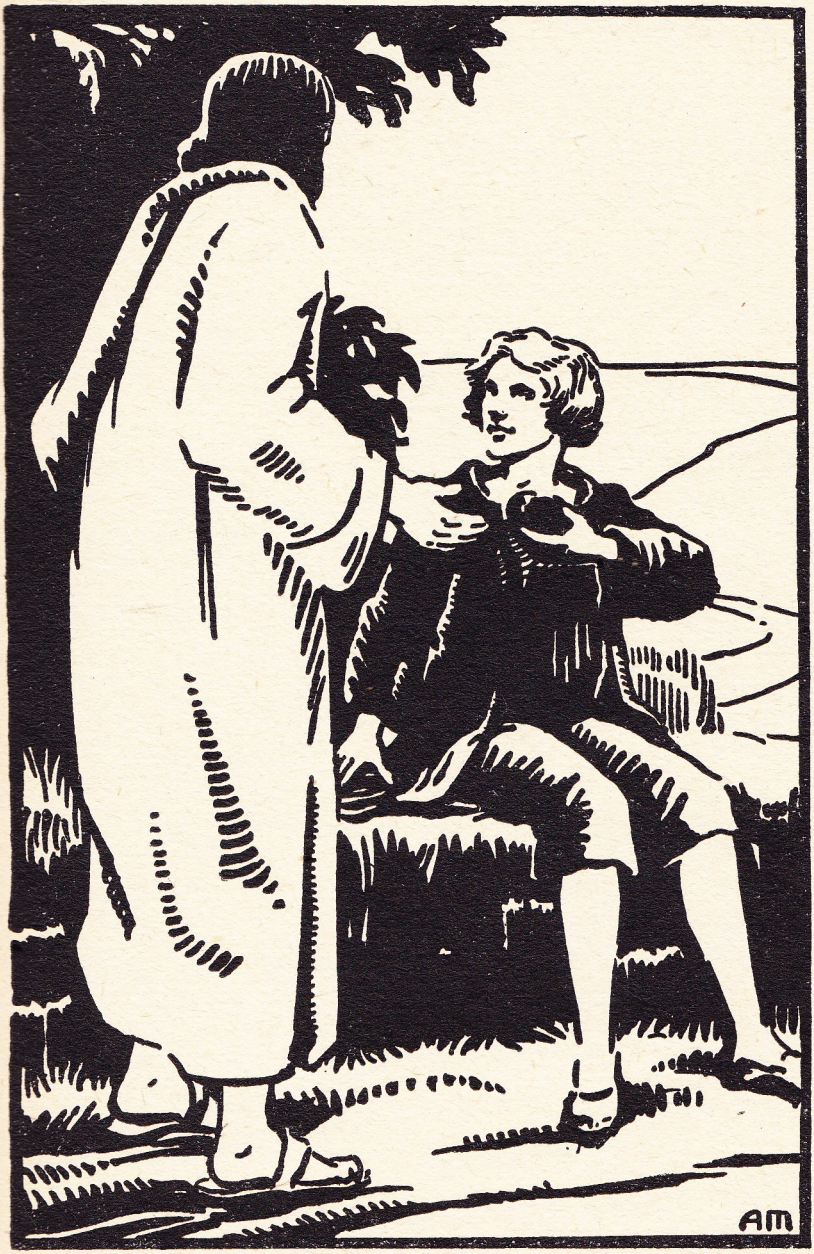
Immobile, comme incrusté au sol, le pâtre cherche, hésite, ouvre la bouche, hoche la tête, ferme les yeux :

— Je voudrais... je voudrais un fusil qui tuât tout ce que je viserai.

— Qu'il en soit ainsi!

Et, sans un mot de plus, Jésus, le visage radieux, sourd aux doléances de son apôtre, traversa l'Aisne sur un pont fait d'une poutre jetée d'un bord à l'autre, monta une traverse qui longeait les champs, s'enfonça sous le bois glissant, tandis que son protégé, ébahi, trouvait à ses pieds les objets convoités, depuis toute une enfance, peut-être!

Il les contempla d'abord, cabriola au risque de briser



... l'enfant offrit le reste de son frugal repas. (Page 219,)

ses sabots légers, s'accroupit, et, un à un, avec une infinie précaution, examina ces présents féériques.

Le cœur battant, il voulut essayer son pouvoir, et voilà que, d'un coup de sa baguette, il ramena au devoir ses vaches maraudeuses.

Troublé, il n'osa expérimenter davantage, pour ce jour-là, la plénitude de sa puissance. Poussant ses bêtes :

— Hue! fit-il.

Il s'en alla en titubant, comme ivre.

Le lendemain, alors que le pâtre — nanti de ses engins merveilleux — gardait, bayant, ses vaches qui paissaient l'herbe d'un talus bordé de buissons d'épines, son curé — gros bedon — vint à passer. Il avait la ceinture lâche, le chapeau en bataille, un bréviaire sous le bras gauche, le droit cadençant sa marche.

La face triste, les bêtes levèrent le mufle vers l'arrivant.

Justement, une volée de moineaux piaillaient sur la haie. Narguaient-ils l'apprenti Tartarin?

Preste, le gaillard de braquer sur eux le canon de son arme, et le prêtre de plaisanter :

— Si tu les descends tous, je les mangerai jusqu'au dernier.

Pif!

Tous les passereaux tombèrent sans un cri.

Fidèle à sa parole, le pasteur pénétra dans les ronces pour ramasser les victimes. A peine engagé dans les touffes épineuses, il se mit à gigoter, s'accrochant de

toutes parts, au grand dam de ses habits et au vif plaisir du malicieux tireur qui, maintenant, raclait du violon à percer le tympan.

Eh bien?... Est-ce qu'on sait?... N'avait-il pas un œuf à peler avec son directeur de conscience?

Quand, à bout, le curé parvint à se dégager, sa soutane était en lambeaux, sa figure éraflée, ses mains vides et couvertes de sang.

C'en était assez pour gagner quelque chose de mauvais.

— Vaurien! possédé! Tu t'en souviendras, cria-t-il.

Quelque temps après, le farceur reçut une citation en justice.

Chose curieuse, il ne s'émut point.

Au jour fixé, il gagna le chef-lieu, complètement équipé : le fusil en bandoulière, le violon sous l'aisselle gauche, la main droite serrant la baguette magique.

Le curé, entendu d'abord, narra l'épisode au juge.

Sceptique, celui-ci ordonna d'introduire l'accusé.

— Gardez-vous-en bien, pria l'abbé, il nous fera tous danser. J'ai la chair de poule, rien que d'y penser.

La justice était souveraine.

Angoissé, le pasteur demanda à être lié solidement sur une chaise, afin de prévenir les effets désastreux de l'instrument satanique.

Ses chaussures de hêtre rangées contre la porte du prétoire, le violoneux parut.

— Avancez! commanda le juge d'une voix forte.

Sans sourciller, le pâtre obéit en dévisageant le

nombreux auditoire, tourna ses regards vers le crucifix... et en avant la musique!

Au premier coup d'archet, l'assistance, soulevée comme par enchantement, tournoya, trépigna dans une farandole indescriptible. Le malheureux ligoté sur son siège, lui, de sautiller lourdement et, suant de grosses gouttes, de gémir :

— Je vous l'avais bien dit!... Je vous l'avais bien dit!

Sa poitrine se soulevait en mouvements précipités, sa gorge haletait.

Le pâtre s'en fut, acquitté. Ses yeux brillaient comme des charbons ardents.

Et me voici revenu! conclut le malicieux oncle D'Jean, de Clerheid.

Vite, il se remit à sucer sa pipe, tandis que ses rides, toutes ses rides d'octogénaire riaient, riaient...

LOUIS BANNEUX

LÉGENDAIRE ARDENNAIS

OFFICE DE PUBLICITÉ (Société coopérative)
Rue Neuve, 36, Bruxelles

LOUIS BANNEUX

LÉGENDAIRE ARDENNAIS

Illustrations d'ALFRED MARTIN

OFFICE DE PUBLICITÉ
Anc. Établ. J. LEBÈGUE & Cie, Éditeurs
Société coopérative
36, RUE NEUVE, BRUXELLES

1929